

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Trois temps

Jean-Marie Tison, « L'indigence... », article paru dans *Liberté*, n° 239, octobre 1998.

Pierre Vadeboncoeur

Volume 41, Number 1 (241), February 1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32146ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Vadeboncoeur, P. (1999). Review of [Trois temps / Jean-Marie Tison, « L'indigence... », article paru dans *Liberté*, n° 239, octobre 1998.] *Liberté*, 41(1), 126–129.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PIERRE VADEBONCŒUR

TROIS TEMPS

Jean-Marie Tison, « L'indigence... », article paru dans Liberté, n° 239, octobre 1998.

À peine six pages, auxquelles j'ose renvoyer le lecteur. Elles sont d'un collaborateur du journal *L'Itinéraire*. Ce journaliste et camelot est plus ou moins un itinérant lui-même. Son court article a été publié dans le numéro de *Liberté* sur l'argent. C'est un texte qui m'a arrêté. Tout à coup une force de vérité, imprévue! À tort ou à raison, elle m'a semblé crever le numéro.

Tison cite Richard Desjardins et ce n'est pas pour rien.

Impression rare: ayant lu cet article, je ne pouvais plus rien lire d'autre, ni même écrire. Finie la littérature, pour l'instant. Ou plutôt, fini tout ce qui, littéraire, est précédé par du littéraire, par une intention littéraire, par une raison littéraire d'écrire. C'est que la prose de Tison, quoique littéraire parce qu'il sait drôlement écrire, c'est la rue elle-même, c'est ce type dans la rue, c'est son expérience de la rue dans des phrases non préméditées.

Qu'est-ce donc que la littérature, la vraie? Je l'ai vue là, dans un éclair. C'est quelque chose où il n'est pas question d'elle mais où elle rentre par une ouverture pratiquée non par elle mais par le sujet qui est tout. Que la littérature s'arrange comme elle peut de la vie souveraine! Alors elle le devient à son tour, souveraine, mais à la condition d'être en second, à la remorque du vagabond.

On fait d'ordinaire l'erreur de chercher le littéraire là où il se représente lui-même. Un petit texte de vérité bouscule ce contresens.

Alphonse Boudard, L'Étrange Monsieur Joseph, biographie, Robert Laffont, 1998.

Je me suis procuré ce livre, séduit par la personnalité de son auteur au cours d'une émission de Pivot, Alphonse Boudard, une mine à la Gabin, direct comme lui, inspirant une sorte de respect pour sa franchise indifférente, son air revenu de tout, son expérience de la vie, non acquise dans les salons... Ce Boudard est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont *L'Étrange Monsieur Joseph*, qui raconte l'histoire d'un personnage inouï du temps de la guerre, un Juif analphabète de Bessarabie devenue roumaine, Joseph Joanovici, qui fit une fortune colossale en France en vendant des métaux aux Allemands pour leur machine de guerre, protégé par eux comme « Juif utile » jusqu'à la libération de Paris. Quelle histoire !

Ce Juif, illettré mais d'une intelligence exceptionnelle, l'auteur l'a connu en 1947, en prison s'il vous plaît, ce dernier lui-même inculpé mais de droit commun, alors que la justice avait fini par coincer le marchand de ferraille pour bien autre chose.

Pour sa défense, celui-ci fit valoir qu'il avait agi comme agent double, terme assez douteux dans son cas, alléguant qu'il avait sauvé (ce qui était vrai) de nombreux résistants, aviateurs alliés, Juifs, en corrompant pour cela des cadres de la Gestapo et des tortionnaires collaborateurs, dont il s'était d'ailleurs fait pour lui-même des amis et des protecteurs, pendant qu'il amassait des tonnes de fric.

Sa feuille de route, pleine d'ombres et d'équivoques inquiétantes ou sordides, fut toujours difficile à démêler. « Au procès on n'a pas vu la partie immergée de l'ice-

berg... un mastard à vous couler vingt *Titanic*», déclare l'auteur.

L'Étrange Monsieur Joseph est un livre très intéressant de trois cents pages, dont on commence cependant à se lasser dans le dernier quart pour cause de prolixité mais aussi à cause de la putridité qui se dégage de ces histoires de malfrats. C'est écrit dru avec d'abondants recours à l'argot, dans un langage garroché convenant à cette histoire turpide.

Un des mérites de cet ouvrage, c'est qu'il ouvre comme un cadavre le livre de la grande histoire, 1942, 1943, 1944, en plein cœur de Paris, et qu'il permet ainsi de regarder directement dedans. Ce n'est pas très beau. Cela se passe comme dans le milieu, avec ou non l'apport de celui-ci.

Une coupe pratiquée dans la réalité de l'histoire violente. Cela fait comprendre pas mal de choses dans le vaste monde, aussi bien l'actuel évidemment.

Jean-François Revel, L'Œil et la Connaissance, essais, Plon, 1998.

De cet écrivain qui est un esprit clair, ce recueil de courts articles sur l'art publiés de 1958 à 1966 principalement dans deux revues. C'est un livre agréable, assez peu exigeant et de bonne compagnie, écrit par quelqu'un de cultivé et d'attentif. Sur le cubisme, sur Dürer, le surréalisme, Delacroix, Michel-Ange, Gaudí, le marchand de tableaux Paul Guillaume, et sur plusieurs sujets moins connus.

Revel a une certaine érudition et il nous apprend des choses. Il en juge aussi avec une intelligence à laquelle on reconnaît cet essayiste.

Mais enfin, quand on a fini son livre, on voit bien que le compte, si je puis dire, n'y est pas. C'est un de ces bouquins assez à l'abandon, où un auteur ne se soucie

pas d'aller au bout des possibilités de son entreprise, se contentant de réunir sans trop de nécessité divers écrits tardivement récupérés. Valeur de conversation. Une vue particulière de l'art ne se dégage pas de cet ouvrage. Intéressant tout de même. À titre d'exemple, de bonnes pages sur Viollet-le-Duc, le restaurateur de châteaux et de cathédrales. Revel le défend. Il redresse le préjugé qu'on entretient sur cet artiste depuis toujours, à qui l'on impute obstinément des idées qu'il n'a jamais soutenues. «... en tant que restaurateur, dit Revel, ses erreurs furent celles de son siècle, ses réussites furent les siennes. En tant qu'historien du passé et théoricien de l'avenir, ce fut un grand savant et l'un des plus grands esprits du XIX^e siècle. »

Bien. Mais ceci surtout, qui déploie une perspective pour moi inattendue: Viollet-le-Duc, précurseur. Dans *Entretiens sur l'architecture*, 1872, Viollet avait exposé les avantages et les possibilités de l'architecture du fer. «Plusieurs architectes américains des vingt dernières années du XIX^e siècle, écrit Revel, — c'est-à-dire les premiers architectes modernes — lurent les *Entretiens* (...). En plaidant pour les charpentes de fer, Viollet-le-Duc a été l'un des pères du gratte-ciel. »

Ce jugement a quelque chose de beau. Il donne l'impression qu'un volet d'histoire s'ouvre ici aussi.